

***Réalité ou fiction ?
Biographie improvisée***



Premières et dernières pages
signées

Louise Berger

Avec la collaboration et la complicité de

Mario Séguin

Bernard Lemay

Lyette Goyette

du collectif

Les Claviers Fringants

XII^e course à relais — Été 2020
***Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)***

Mon histoire commença un beau jour frisquet du mois de mai 1965. Le mercure avoisinait les deux degrés Celsius et le temps était clair. Ma mère aurait bien voulu me voir le bout du nez la veille, car c'était le jour de son anniversaire de naissance. Malheureusement pour elle, c'était un dimanche, alors le chaleureux médecin lui a demandé de se retenir jusqu'au lendemain. Chose demandée, chose faite, je suis donc née un lundi à l'hôpital de Buckingham, petite ville qui fait maintenant partie du grand Gatineau.

Je suis la cinquième et dernière enfant de Guy et Irène Berger. Tous deux ont uni leurs destinées en 1949 à l'église Saint-Jean-L'Évangéliste de Thurso et ont élu domicile dans ce même village, plus précisément en haut de la côte, pour situer les gens qui connaissent bien cette localité traversée par la route 148. Ce même village que l'on pouvait sentir à l'avance en raison de la désagréable odeur de soufre que crachaient les grandes cheminées de son usine de pâtes et papier, et qui laissait des traces sur le linge fraîchement lavé qui séchait sur les cordes à linge les lundis matin.

J'ai une sœur de quinze ans mon aînée, et trois frères. Je vous laisse imaginer ce que disaient les commères du village quand ma sœur et son copain, maintenant devenu mon beau-frère, me promenaient dans mon super carrosse chromé avec roues à flanc blanc, les soirs après le souper. Eh bien oui : j'étais la fille de ma sœur... Ah ! les mauvaises langues !

À la lecture de ce texte, vous comprenez donc que mes parents n'ont pas perdu de temps à fabriquer leur première fille. Ceci n'est pas anormal en soi mais ce qui est un peu plus particulier, c'est que ma mère a été enceinte en même temps que sa propre mère. Il faut le faire quand même ! Avouer que ce n'est pas donné à tout le monde de vivre pareille expérience. Il faut dire que le taux de natalité était relativement élevé dans le village car le curé, lors de ses visites paroissiales, ne manquait pas de rappeler à mes parents qu'il ne fallait surtout pas empêcher la famille !

Un jour, mon père se rendit au travail comme à l'habitude, après avoir embrassé sa femme et ses cinq enfants, mais il en revint bouleversé. Quelqu'un avait contrefait sa signature et un convoi de bois s'était volatilisé. Il a bien sûr clamé son innocence haut et fort, en plus de démontrer que sa signature personnelle différait légèrement de celle du bon de commande, mais il n'y avait rien à faire. Mon père, cet homme droit, intègre et fier, ne put tolérer cet affront et remit sa démission après avoir trouvé un nouvel emploi à Pointe-Gatineau, maintenant appelé Gatineau.

En 1967, ma petite famille s'établit donc sur la rue Renaud à Pointe-Gatineau. Mon père avait loué le deuxième étage d'une maison avant d'en acheter une sur le boulevard du Progrès (maintenant appelé rue Pointe-Gatineau). Quel bouleversement ç'a dû être pour ma sœur et mes frères alors âgés de 7 à 17 ans. En ce qui me concerne, en raison de mon âge, ça n'a pas eu un gros impact, et pour être franche, la seule maison familiale dont je me souviens est la dernière mentionnée.

Deuxième partie — *Mario Séguin*

Puis vint le temps de ma première grande découverte ! La maternelle ! En septembre 1970, ma mère m'accompagna pour cette journée de rentrée mémorable. Avec mes nouveaux amis, j'ai appris à bricoler, à partager des jouets, à dessiner, à reconnaître les lettres de l'alphabet et les chiffres de 1 à 10.

Mais, ma véritable expérience du monde scolaire s'amorça l'année suivante avec mon entrée en première année, à l'école Monseigneur-Lemieux, sise dans le parc Saint-Rosaire, toujours à Pointe-Gatineau.

Ça peut paraître bizarre, mais je me souviens très bien de cette première journée. Ma mère s'était obstinée à me faire deux couettes, vous savez le genre « Lulu », bien relevées sur le dessus de la tête. Elles étaient tellement serrées que j'en avais presque les yeux bridés. Ces deux touffes de cheveux, qui descendaient en bas de mes épaules, étaient retenues par des élastiques noirs garnis de deux billes transparentes aux reflets rosâtres : l'horreur !

Je ne voulais pas de couettes, moi, bon ! Finalement, maman gagna le combat à grand coup de réprimandes et de menaces. Ouf ! Mon entrée dans le monde scolaire fut toute une épopée. Madame Boulanger accueillit ses élèves et les parents furent autorisés à conduire leur progéniture jusque dans la classe. Règlement oblige : la maîtresse lut à haute voix les noms de chacun des enfants et cocha la liste que la direction lui avait remise auparavant lorsque l'élève signalait sa présence, encouragé par le père ou la mère.

Sitôt les parents partis, la vraie école commença. Comme j'étais parmi les plus grandes, on m'avait assigné un pupitre dans l'avant-dernière rangée. Madame Boulanger nous expliqua comment la journée se déroulerait et je fus enchantée de constater qu'il y avait des récréations.

Dès la première pause ce matin-là, je défis mes couettes et jetai les élastiques avec leurs horribles boules roses dans la bouche d'égoût de la cour d'école. Je vous épargnerai le sermon à mon arrivée à la maison en fin d'après-midi. Malgré tout, ce fut une petite victoire pour moi : ma mère avait finalement compris que je haïssais la couleur rose !

Le souvenir le plus mémorable qui remonte à mon esprit en écrivant ces lignes se produisit en troisième année, soit à mi-parcours du primaire. Madame Lacoursière, notre professeur, nous avait informés que puisque notre classe était située au deuxième étage de l'école dans un coin près de la cage d'escalier, le principal lui avait assigné la fonction de sonner la cloche pour les récréations, l'heure du dîner et le moment de la fin de la journée. Comme nous étions tous rendus des grands, elle confierait au plus méritant la tâche du carillon dans le corridor et ensuite dans la petite mezzanine de la cage d'escalier.

À cette époque, il n'y avait rien d'automatique, encore moins d'électronique. Quel privilège de se voir choisir pour être le responsable de la cloche et, ce, toute

une semaine durant ! Je voulais être la première à le faire. Mais, hélas, il fallait le gagner ce fameux privilège. Chaque jour, lors des épreuves de français – à savoir les dictées et les interminables épellations – et les tests de mathématiques, madame Lacoursière octroyait des points à chaque élève à l'aide d'une grille placée dans le coin supérieur droit de son bureau, juste sous la cloche. Je n'ai jamais rien compris à son système. Tout ce dont je me souviens, c'est que les noms des cinq élèves en tête étaient inscrits sur le tableau. Dès notre arrivée en classe le lendemain, on assistait à une ruade des écoliers pour découvrir les meneurs notés au tableau !

Finalement, ce fut mon tour. Madame Lacoursière me tenait la main et de mon côté, je tenais la fameuse cloche. Elle m'expliqua comment faire. Il y avait un protocole : *gueding, gueding, gueding*; pause de trois secondes; *gueding* ! Puis, on répétait le même manège dans la cage d'escalier.

Le mardi matin, le professeur me fit signe de prendre la cloche au moment de la récréation. Elle me laissa seule pendant qu'elle réglait le brouhaha dans la salle de classe. Gonflée de fierté, je sortis donc pour m'exécuter dans le corridor.

Gueding, gueding, gueding. Je compte dans ma tête jusqu'à trois. *Gueding.*

Puis, je me dépêche d'accéder à la mezzanine. J'adorais le son à cet endroit puisque c'était très écho dans la cage d'escalier.

Gueding, gueding, gueding. Cling, bedang, clong !

Je venais d'échapper la sainte cloche dans les marches d'escalier ! Je n'osais pas bouger. Je la voyais sur le premier palier, le manche cassé en deux.

Madame Lacoursière accourut et m'intima de retourner à mon pupitre : pas de récréation pour mademoiselle Berger. Pire que ça : fini, le privilège de la cloche ! Aucune délicatesse !

Rassurez-vous, il n'y eut pas d'autres moments inoubliables comme celui-là durant les trois dernières années de mon passage à l'école Monseigneur-Lemieux. J'ai continué quand même à détester les mathématiques. Mais en cinquième année, j'ai découvert les petits fascicules tout cirés des *Connaissances Usuelles*. Ça, j'ai adoré ! À l'aide de ces cahiers, le monde des sciences de la nature, de l'écologie et de la biologie s'offrait à nous. Ce furent là les meilleurs résultats scolaires que mes parents purent lire dans mon bulletin de fin d'année. J'étais passablement fière de la mention de madame Boucher cette année-là : *Louise s'avère une élève studieuse, elle démontre un intérêt marqué pour les sciences*. Je m'en souviens car ma mère avait conservé tous mes bulletins scolaires de l'élémentaire.

Puis, après l'effervescence que connut la province avec la tenue des Jeux olympiques de 1976 à Montréal, vint une période angoissante pour moi. Je tremblais à l'intérieur à l'approche de la Fête du Travail. Je ne voulais rien changer à ma vie. J'aimais mon école primaire. Ah, que j'ai détesté cette première journée au secondaire !

Troisième partie — *Bernard Lemay*

Septembre 1976

Six heures quinze. Le cadran sonne. J'ouvre un œil. Je me gratte. La semaine dernière, j'ai attrapé l'herbe à puce, question de finir mon enfance. J'ouvre l'autre œil. Mon adolescence me semble embrouillée. Je me lève. Sur la chaise se trouvent une blouse et des bas blancs, un chandail bleu et une jupe à carreaux que ma mère a soigneusement disposés. *J'haïs* les uniformes !

Bon, peut-être que je vais finir par m'habituer. Après avoir fait ma toilette, je décide de déjeuner. Hier soir, un de mes innocents de frères a vidé le lait puis a soigneusement remis le contenant au frigidaire. Bon, quelle gentillesse, il a laissé le couteau dans le pot de beurre de peanuts qui n'est qu'à 95 % vide ainsi que deux croûtes sur le comptoir. *J'haïs* mes frères !

Mes parents m'ont inscrite au Collège Saint-Joseph, une école privée située dans la ville voisine de Hull. Je suis la première de la famille à emprunter cette voie. Privilège de la cadette. Je me fais traiter d'enfant gâtée par mes frères. Je dois maintenant prendre l'autobus municipal pour me rendre à l'école. J'ai tellement peur de passer tout droit que je descends trois arrêts trop tôt. Je croise quelques itinérants puis je trempe mes beaux souliers neufs dans les excréments d'un chien. *J'haïs* les chiens !

J'arrive dans la cour toute couverte de sueurs. J'ai envie de me sauver au Pôle Nord. Les têtes se tournent vers moi simultanément. On dirait un troupeau de cerfs rouges. Imaginez-vous une cour d'école remplie de répliques de Nadia Comaneci avec des couettes, qui te saluent avec le sourire Colgate de celles qui viennent d'avoir des notes parfaites. Ça y est, la propagande communiste a gagné. Toutes les jeunes filles de onze ans veulent ressembler à cette jeune Roumaine qui a charmé le Québec par ses prouesses en gymnastique. *J'haïs* les Olympiques !

Au lendemain de cette dure journée, je n'ai que deux choix. Ou bien je me fais des couettes pour me sentir normale à l'école et je subis les remarques de ma mère à la maison. Si je choisis de rester différente, je n'aurai sans doute aucune amie de tout mon secondaire. Bien sûr, je choisis la première option. Je découvre plus tard que le trajet en autobus me laisse le temps de me faire mes couettes à l'aller et de les défaire au retour. Je fais croire à ma mère que les couettes, c'était seulement pour la semaine d'initiation. Elle me croit. Je n'ose pas penser que *j'haïs* ma mère...

Je me fonds à la masse et réussis à naviguer à travers mon secondaire sans faire de vague. Je m'implique dans Amnistie Internationale. J'écris de nombreuses lettres pour faire libérer des prisonniers politiques. Je joue de petits rôles dans quelques pièces de théâtre. J'essaie l'improvisation, mais je suis plus à l'aise quand il y a plus de structures et d'encadrement. Je fais peu de sports, mais je vais régulièrement encourager mes amies des équipes de basketball et de volleyball. Je jette un coup d'œil curieux sur les garçons du collège voisin. On m'éduque en me

faisant croire que je peux et dois devenir parfaite comme Nadia au Forum de Montréal le grand soir de juillet 1976.

Je prépare un voyage de fin d'études en Italie. Pendant trois ans, on vend des palettes de chocolats, des caisses d'oranges et du café pour se financer.

J'apprends l'italien. J'aime cette langue qui chante et qui semble se parler avec les mains. Je rêve des gondoles et des pigeons près de la place Saint-Marc à Venise. J'aime les images des Italiens qui se promènent dans la rue sans but précis, comme s'ils étaient figurants dans un film sans fin. J'aime l'odeur des pizzerias. J'aime les Fiats jaunes et bruyantes. J'aime la mode italienne.

Ce projet de voyage est une lumière au bout du tunnel de mon adolescence. Je m'envole demain pour Rome sur les ailes d'Alitalia avec les amies parfois prodigieuses de mon école.

Quatrième partie – *Lyette Goyette*

Juin 1981

Trop excitée pour dormir, bien entendu. « Je vole... je vole... Sans fumée sans alcool, je vole... J'ai des ailes... je vole... Je suis libre enfin, à moi, l'Italie ! » J'en avais tellement rêvé.

Je m'étais fabriqué une petite robe, modèle copié d'une revue italienne à laquelle je m'étais abonnée l'année précédente, et j'avais déniché dans une friperie des lunettes fumées qui me transformaient complètement, on me donnait facilement 18 ans. Je l'ai déjà dit, la mode italienne me passionnait, comme la cuisine italienne, la langue italienne, la musique italienne, la vie italienne... Et les beaux Italiens aussi. Si maman avait su, elle ne m'aurait pas permis de faire ce voyage.

Ma meilleure amie Clémence était assise près de moi, c'était ma compagne préférée entre toutes depuis la maternelle. Une fille fantastique même si parfois je la trouvais un peu trop sage. Mais c'était une confidente sans pareille, elle écoutait mes histoires, désapprouvant un peu parfois, mais je crois qu'elle enviait un peu ma passion et mes excentricités. Je l'adorais, d'autant plus que maman était tranquille quand je sortais avec Clémence, ça la rassurait un peu.

Et nous voilà à Rome ! Nous avons une réservation pour six dans un genre d'auberge de jeunesse qui me semble aussitôt indigne de représenter l'Italie. Il faut dire que je me faisais des illusions, bien sûr, je rêvais d'un hôtel 5 étoiles avec un service de grande classe, rien de moins.

Nous avons visité comme des malades : la Basilique Saint-Pierre, la fontaine de Trévi, les églises, les parcs, les trattorias et j'en passe. Puis nous avons pris un bus en direction sud... Oh la la, que de beauté ! Je n'oublierai jamais... Venise, Capri et en remontant sur les bords de l'Adriatique, j'ai découvert le plus beau pays

du monde : San Marino. Un mini pays... Un château, un rêve. J'étais enivrée de beauté, de liberté. Et c'est là que j'ai connu mes premiers émois amoureux.

Clémence et moi avons décidé d'aller faire une ballade dans ce bijou de pays, enfin c'était mon idée bien sûr; à l'heure du dîner, nous avons réussi à déjouer l'attention du groupe et à nous enfuir aussi subtilement que possible. Le règlement était que nous devions toujours rester ensemble. Mais curieuse comme je suis, j'avais besoin d'en voir plus... Alors, bien chaussées, nous sommes parties à la conquête de San Marino.

L'escalade était assez ardue, nous n'en finissions plus de trébucher, on perdait le sentier, on le retrouvait, et nous avons dû nous arrêter, si fatiguées que nous nous sommes étendues dans une petite clairière à l'ombre d'un magnifique olivier pour récupérer un peu d'énergie... Et nous nous sommes endormies. Nous nous sommes réveillées toutes les deux en même temps sous la pluie torrentielle qui nous tombait dessus. Malheur...! Il fallait trouver un endroit pour nous protéger. Au fond du champ, il y avait une petite cabane isolée. Nous avons couru jusque là comme deux biches effarouchées et y avons trouvé asile.

Deux minutes après notre arrivée, un jeune homme est entré, il semblait chez lui et très étonné de voir sa maison occupée. C'est là que j'étais contente d'avoir pris des cours d'italien avant mon voyage. Il nous a offert à manger et à boire avec gentillesse, très intéressé par nos histoires de voyage, car même si ma langue italienne n'était pas parfaite, nous avons réussi à communiquer et à échanger pendant quelques heures, ayant tous deux oublié Clémence qui ne comprenait rien, bien sage dans son coin. Je n'avais jamais connu personne d'aussi sympathique ni d'aussi séduisant. Je ne voulais plus partir, mon cœur était, pour la première fois, pris au piège. Il s'appelait Luca Casoni.

Ah, mon beau Luca... Je dis mon beau Luca, mais je dois avouer qu'il n'a jamais vraiment été mien. Il nous a ramenées à l'auberge où les compagnes devenaient folles d'inquiétude et après m'avoir demandé mon adresse, au cas où... Il est reparti vers sa cabane avec vue sur l'Adriatique au loin. Son souvenir m'a habitée pendant longtemps, nous avons même correspondu, à mon grand plaisir. Dans sa dernière lettre, il m'annonçait son mariage, puis plus rien. Première peine d'amour.

Nous sommes revenues, avons repris nos études, cégep, université. J'avais choisi le design, influencée par ma passion pour l'Italie, et j'ai adoré. J'ai fait quelques stages fort intéressants à Venise et à Florence où j'ai développé une passion pour la cuisine. Cuisine italienne, il va sans dire.

Quelques années plus tard, j'ai décidé que mes aptitudes en cuisine et ma formation en design pouvaient se combiner et je me suis lancée dans la restauration. Clémence photographiait mes assiettes, mes œuvres, en prévision de la parution de mon premier livre de recettes. Vous aurez compris que mon amie avait fait ses études en photographie où elle excelle. Elle faisait alors toujours partie de ma vie.

Conclusion – Louise Berger

Début des années 1990

Les nerfs à fleurs de peau, je faisais les cent pas dans la cafétéria de Radio-Canada. En attente de mon audition à l'émission *Dans l'œil du dragon*, j'avais l'estomac en boule et les mains moites. Clémence avait le nez dans une revue photographique qui faisait état des dernières technologies en matière de caméra. Elle ne voyait pas le temps passé, elle. Quelques minutes plus tard, nous étions en face des Dragons à tenter de vendre ma salade.

Le concept de base était fort simple : amener les gens à passer par notre cuisine avant de se retrouver dans la leur. Du potage au dessert, la formule 1/5 offrait aux intéressés un repas complet de type maison, cinq jours semaine, sans passer par l'épicerie. Une formule 3/7 était aussi disponible, afin de favoriser un bon départ de journée et éviter la cohue de l'heure du lunch tout en maximisant le temps dédié aux loisirs les fins de semaines.

Pour que ce soit profitable, j'avais besoin de volume afin de profiter des achats de masse pour bénéficier des meilleurs prix. Une entente avec des producteurs locaux, les épicerie du quartier et leurs fournisseurs était en cour de négociation afin d'avoir une bonne variété de produits à prix raisonnable ainsi que le premier choix sur les produits arrivant à échéance. L'aide des Dragons serait d'une grande aide afin d'établir ma crédibilité personnelle et financière.

Clémence avait pris soin de préparer une présentation multimédia qui démontrait les plats avec un réalisme incroyable. Pour ma part, j'avais préparé des échantillons à faire déguster aux investisseurs potentiels. Un doux arôme régnait dans le studio 42 et c'était mon jour de chance ! Il était 13 h 25 et les Dragons avaient l'estomac dans les talons ! Ça faisait maintenant six bonnes heures qu'ils voyaient défiler une ribambelle de projets parfois très intéressants et prometteurs, parfois monotones et sans avenir. J'avais quinze minutes pour les convaincre que le mien se démarquait des autres et que c'était l'investissement du jour !

La dégustation me laissa un peu perplexe car le non-verbal des Dragons était muet. Nul ne laissait présager un soupçon d'intérêt et tous avaient avalé leur portion en silence. Clémence me lança un regard interrogateur juste au moment où un des Dragons me demanda d'aller dans la cabine de réflexion avec mon accompagnatrice. On vint nous chercher une bonne quinzaine de minutes plus tard.

J'étais debout en attente du verdict des Dragons. Ce fut de courte durée car un Dragon prit la parole dans la minute qui suivit :

– Nous pensons que vous avez entre les mains un excellent concept, Louise, et nous pensons avoir les contacts nécessaires pour faire fructifier votre entreprise. Alors premièrement : votre 'pitch' est accepté et votre présence aux Dragons sera télédiffusée. En second lieu, nous tous ici présents aimerions vous offrir un

investissement de deux cent cinquante mille dollars avec une ristourne de dix pour-cent chacun sur toutes vos ventes.

Les chiffres tournaient dans ma tête à vive allure. « Est-ce que vous avez besoin de quelques minutes de réflexion ? » demanda-t-il. « Euh oui, s'il vous plaît, ça serait vraiment apprécié. Puis-je aussi téléphoner à mon comptable ? »

Dans le 'bunker', je logeai l'appel en question, histoire de recevoir des conseils d'un expert en la matière. Est-ce que c'était une bonne affaire ? Je me disais qu'ils n'investiraient pas un quart de million de dollars dans une entreprise sans avenir. Ce sont des hommes et des femmes d'affaires sérieux après tout, ils ont vu neiger. Après quelques minutes d'échanges avec mon frère et de multiples calculs de son côté, j'étais prête à retourner devant les Dragons avec une contre-offre.

« Un demi-million de dollars, et cinq pour-cent des profits nets chacun, qu'est-ce que vous en dites ? » dis-je avec assurance.

Ce fut au tour des Dragons de faire un conciliabule afin de discuter de ma proposition. Quelques minutes plus tard, le verdict tomba : une entente était conclue.

Je n'en revenais tout simplement pas. Je demandai à Clémence de me pincer afin de confirmer que je ne rêvais pas. Ouch ! Eh bien non, je ne rêvais pas ! À l'aube de la trentaine j'allais devenir une femme d'affaires.

Plusieurs années de durs labeurs suivirent et le partenariat avec les Dragons fut salutaire. La bannière *En passant par là* a ainsi vu le jour, ce qui occupa tout mon temps jusqu'à la retraite.

F I N